

vorliegt ; denn nach der Lage der Akten ist anzunehmen, dass die Antwort des Sachverständigen dahin lauten wird, der Besitz der Liegenschaft Kornmarkt sei für den Weiterbetrieb des Gewerbes des Schuldners nicht erforderlich, unter welchen Umständen die zeitraubenden und kostspieligen Schätzungen der Liegenschaft keinen Wert hätten, weil beim Fehlen der Stundungsvoraussetzung des Art. 2 Ziff. 1 die Bewilligung der Pfandstundung zum vornherein nicht in Betracht kommen kann. Der Schuldner selbst gibt als Gewerbe, das er betreibt « Vertretungen in Tafelbestecken und andere Vertretungen » an. Wieso nun der Besitz des seinerzeit von ihm an Dritte vermieteten Geschäftshauses am Kornmarkt zur Ausübung dieses Gewerbes notwendig sein sollte, ist nicht erfindlich. Der Schuldner behauptet dies übrigens selbst nicht, vielmehr ist der Begründung des Stundungsgesuches und seiner Erklärung vom 28. November zu entnehmen, dass er das Haus lediglich als Kapitalanlage erworben und es umgebaut hat, um einen höheren Zins zu ziehen ; er begründet denn auch das Gesuch nur damit, dass er der Erträge der Liegenschaft bedürfe. Schon diese Ausführungen des Schuldners lassen sonach klar erkennen, dass die in Art. 2 Ziff. 1 VO genannte Voraussetzung nicht vorliegt, und demnach von der Bewilligung der Stundung nicht die Rede sein kann ; denn der Zweck der Verordnung geht nicht, wie auch die Vorexperthen anzunehmen scheinen, dahin, jedem Pfandschuldner zu ermöglichen, die verpfändeten Liegenschaften über die Kriegszeit hinaus zu halten. Vielmehr soll die Pfandstundung nur demjenigen Schuldner zu Gute kommen, der ein Gewerbe betreibt und zwar nur für diejenigen verpfändeten Liegenschaften, ohne deren Besitz ihm der Fortbetrieb des Gewerbes über die Kriegszeit hinaus nicht möglich wäre. Hieraus erhellt aber für den vorliegenden Fall mit einer an Gewissheit grenzenden Wahrscheinlichkeit, dass die Voraussetzung von Art. 2 Ziff. 1 fehlt. Doch ist über diese Frage gleichwohl der

Experte zu hören ; denn die Verordnung sieht die Begutachtung der Frage nach dem Vorliegen der Stundungsvoraussetzungen durch Sachverständige auch dann vor, wenn sich für den Richter aus den Akten in liquider Weise ergibt, dass die Expertise diese Frage verneinen wird.

Sollte der Experte wider Erwarten zu einem andern Resultat gelangen und dieses vom Bundesgericht als den Rechtsgrundsätzen der Verordnung entsprechend akzeptiert werden, so wäre natürlich die Begutachtung der andern Fragen noch nachzuholen und das Bundesgericht würde in diesem Falle die vorliegende Experteninstruktion ergänzen.

Nach dem Gesagten hat daher der ernannte Oberexperte nur zu untersuchen, ob dem Schuldner, Albert Schlageter, für den Betrieb seines Gewerbes als Vertreter für den Verkauf von Tafelbestecken der Besitz des Hauses Nr. 228/229 Brandgässli-Kornmarkt 7 und desjenigen an der Guggistrasse in Luzern überhaupt notwendig ist, oder ob er nicht dieses Gewerbe jetzt wie in Friedenszeiten betreiben kann, ohne diese Liegenschaften zu besitzen.

Demnach beschliesst die Schuldbetr. und Konkurskammer :

Dem Gesuche wird im Sinne der Erwägungen entsprochen.

47. Arrêt du 10 décembre 1918

dans la cause *Chemins de fer fédéraux.*

Insaisissabilité des pensions de retraite des CFF. Qualité des CFF pour recourir en cas de saisie.

A. — Le 8 juillet 1918, l'office des poursuites d'Orbe, agissant à la réquisition de l'Etat de Vaud (Recette d'Orbe), a pratiqué une saisie de 20 fr. par mois sur la

pension de retraite que les CFF servent à Henri Tribolet, à Chavornay. Cette saisie devait produire ses effets après l'extinction de saisies antérieures, frappant la même pension à raison de 20 fr. par mois, depuis le mois de juillet 1917.

Les CFF et Tribolet ont recouru contre la saisie du 8 juillet 1918 auprès du président du Tribunal d'Orbe (autorité inférieure de surveillance). Cette autorité a annulé la saisie par décision du 28 août 1918. Elle considère en résumé : Le nouvel art. 3 des statuts de la caisse de pension et de secours des fonctionnaires et employés à poste fixe des CFF, adopté par le conseil d'administration des CFF le 20 novembre 1917 et approuvé par le Conseil fédéral le 18 décembre 1917, établit le principe que « le droit aux prestations assurées de même que les sommes reçues à titre de prestations ne peuvent être saisies. » En ordonnant une retenue sur la pension servie par les CFF à leur agent retraité, le préposé a donc contrevenu à une prescription du droit fédéral puisque l'art. 3 cité doit être considéré comme tel (arrêt RANVAL, rendu le 13 décembre 1911 par le Tribunal fédéral). Les CFF sont en droit de porter plainte (art. 17 LP) en vertu de l'art. 3 nouveau des statuts. Le fait que Tribolet s'est déclaré d'accord avec la saisie est sans portée.

B. — Sur recours de Louis Brocard, créancier de Tribolet, l'autorité vaudoise de surveillance a maintenu la saisie du 8 juillet 1918 par décision du 30 septembre 1918, motivée en résumé comme suit : Brocard, en sa qualité de créancier poursuivant, peut participer à la saisie ordonnée le 8 juillet et recourir aux autorités de surveillance. La pension servie à Tribolet ne saurait être déclarée insaisissable en vertu de l'art. 92 LP ni en appliquant par analogie l'art. 519 CO. L'insaisissabilité de la pension ne pourrait se fonder que sur l'art. 3 des statuts, si cet article avait la valeur d'une disposition de droit fédéral dérogeant aux règles de la LP. Mais aucun texte

législatif n'accorde cette portée aux statuts. Il s'agit d'un simple règlement qui ne peut modifier une loi votée par l'Assemblée fédérale. L'arrêt Ranval, antérieur à l'art. 3 nouveau des statuts, n'est pas assez précis pour que l'on puisse en déduire que le Tribunal fédéral admettrait que cet article des statuts établit valablement l'insaisissabilité absolue des pensions de retraite servies par les CFF. Le Tribunal fédéral a parlé de l'insaisissabilité du droit à la pension, il n'a pas dit que l'administration des CFF pouvait, par une modification des statuts, étendre cette insaisissabilité aux *sommes* versées aux bénéficiaires. La pension de Tribolet est donc saisissable dans les limites fixées à l'art. 93 LP.

C. — Les CFF, représentés par la Direction du 1^{er} arrondissement à Lausanne, ont recouru contre cette décision au Tribunal fédéral en invoquant l'art. 3 des statuts et en concluant à l'annulation de la saisie ordonnée le 8 juillet 1918.

Considérant en droit :

1. — Les CFF ont qualité pour former le présent recours. Ce droit découle de l'art. 3 al. 2 des statuts de la Caisse de pension et de secours des fonctionnaires et employés à poste fixe des CFF (du 19 octobre 1906, modifiés le 20 novembre 1917). Aux termes de cette disposition, « la Caisse de pension et de secours peut prendre des mesures pour que ses prestations en argent soient employées à l'entretien du bénéficiaire ou des personnes dont ce dernier a charge ». Les CFF, auxquels incombe le service de la pension, ont dès lors qualité pour s'opposer à ce que les sommes versées aux bénéficiaires soient distraites de leur destination statutaire et, en cas de saisie en faveur d'un tiers, ils ont qualité pour porter plainte contre une pareille mesure en vertu de l'art. 17 LP.

2. — Au fond, le recours doit être admis en application des principes posés par le Tribunal fédéral dans l'arrêt

rendu le 13 décembre 1911 en la cause Ranval (RO éd. spéc. 14 p. 383 et suiv*).). D'après cet arrêt, les statuts de la Caisse de pension et de secours des CFF font partie du droit fédéral et, étant postérieurs à la LP, ils peuvent modifier les dispositions antérieures de cette loi sur la saisie des pensions. Or, l'art. 3 modifié des statuts porte à son premier alinéa : « Le droit aux prestations assurées, de même que les sommes reçues à titre de prestations, ne peuvent être ni saisis, ni séquestrés, ni compris dans la masse d'une faillite... » Cet article — qui a force de loi — édicte ainsi, en modification de l'art. 93 LP, l'insaisissabilité absolue non seulement du droit à la pension et des prestations dues, mais même des sommes déjà payées aux bénéficiaires. La saisie de 20 fr. par mois ordonnée le 8 juillet 1918 par le préposé aux poursuites d'Orbe ne peut dès lors être maintenue.

La Chambre des Poursuites et des Faillites prononce :

Le recours est admis. En conséquence, la saisie ordonnée le 8 juillet 1918 par le Préposé aux poursuites d'Orbe est annulée.

* Ed. gén. 37 I p. 604 et suiv.

**Entscheidungen der Zivilkammern. — Arrêts
des sections civiles.**

**48. Auszug aus dem Urteil der II. Zivilabteilung
vom 10. Juli 1918 i. S. Rothschild gegen Gurtner.**

Unwirksamkeit der nicht im Grundbuch als Verfügungsbeschränkung vorgemerkten Grundstückspfändung gegenüber einem späteren gutgläubigen Erwerber des Grundstücks.

« Die in früheren Entscheidungen der Schuldbetreibungs- und Konkurskammer des Bundesgerichts (vergl. insbesondere AS 31 I S. 348 ff. Sep.-Ausg. 8 Nr. 34) vertretene Auffassung — die Pfändung eines Grundstücks wirke schon mit der Vornahme und unabhängig von der Eintragung im Grundbuch absolut gegen jedermann, die Tatsache, dass ein Dritter nachher mangels eines solchen Eintrags gutgläubig Eigentum an der Liegenschaft erworben habe, schliesse demnach den Zugriff der Pfändungsgläubiger nicht aus — kann heute nach der neuen Ordnung, welche die Materie in den revidierten Art. 96 und 101 SchKG gefunden hat, nicht mehr aufrechterhalten werden. Danach sind nicht nur gegenüber dem Grundsatz, dass Verfügungen des Schuldners über den Pfändungsgegenstand ungiltig sind, soweit sie die den Gläubigern aus der Pfändung erwachsenen Rechte verletzen, die « Wirkungen des Besitzerwerbes durch gutgläubige Dritte » ausdrücklich vorbehalten (Art. 96 Abs. 2). Der revidierte Abs. 1 von Art. 101 umschreibt auch den Charakter der Grundstückspfändung noch näher dahin, dass er ihr die Wirkung einer Verfügungs-